

Hommage à Clément Marchand

François Ricard

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1985). Compte rendu de [Hommage à Clément Marchand]. *Lettres québécoises*, (39), 41–42.

HOMMAGE À CLÉMENT MARCHAND

par François Ricard

Ce texte, lu lors de la remise du Prix littéraire de Trois-Rivières le 16 mai 1985, a été offert par son auteur à Clément Marchand, qui l'a aimablement confié à Lettres québécoises pour publication. Rappelons que M. Ricard est directeur de Liberté.

Comme vous tous, je me réjouis de l'honneur qui est rendu ce soir à notre ami Clément Marchand, et je pense que c'est également un grand honneur pour le *Prix littéraire de Trois-Rivières* que d'être accepté par quelqu'un de sa valeur. Mais c'est moi, en un sens, qui reçois ici l'honneur le plus grand et le moins mérité: présenter cet hommage à Clément Marchand, en effet, est un privilège, auquel rien ne me donnait droit, pas même l'estime et l'affection que je lui porte, car cette estime et cette affection, je suis loin d'être le seul à les lui porter.

Sans vergogne, je profiterai donc de ce privilège pour parler de moi. N'ayez pas peur, je ne vais pas raconter ma vie, du moins pas toute. Mais je vais quand même parler de moi, puisqu'il n'y a pas de plus juste manière d'évoquer ce qu'on admire que de dire les raisons toutes personnelles qu'on a de l'admirer. Certes, je pourrais souligner l'importance de l'oeuvre de Clément Marchand, la secrète ironie de ses *Courriers des vilages*, la modernité de ses *Soirs rouges*, mais je ne ferais là que redire ce que les critiques ont déjà montré, c'est-à-dire l'urgence qu'il y a aujourd'hui de relire cette oeuvre, de la resituer, d'en redécouvrir les beautés et la présence, toujours aussi dense, toujours aussi étonnante, plus dense et plus étonnante même qu'au moment de sa parution, étant donné qu'elle est aujourd'hui comme allégée du contexte immédiat qui pouvait en restreindre la portée aux yeux de ses premiers lecteurs. D'autres personnes ont aussi signalé les qualités de Clément Marchand comme animateur, journaliste, éditeur, et l'intelligence, la curiosité qui ont toujours inspiré son action, ici même à Trois-Rivières comme dans les autres milieux où il a rayonné.

Tout en reconnaissant la justesse de ces commentaires, mais ne voulant pas les

répéter ici, je vais donc vous parler plutôt de mon Clément Marchand, du Clément Marchand que je me suis construit peu à peu et qui en est venu à faire partie de moi-même. Tous nous admettons dans notre galerie intérieure des figures plus ou moins mythiques, qui sont comme des images embellies de ce que nous sommes ou de ce que nous voudrions être. Clément Marchand, pour moi, est de celles-là. Je serai donc partial, et cet hommage — je m'en excuse auprès de vous comme auprès du lauréat — tiendra beaucoup de la confession.

Je ne suis pas si vieux que ça, et pourtant le premier souvenir que je garde de Clément Marchand remonte à plus de vingt ans déjà. C'est un de ces souvenirs qui vous marquent profondément, non pas que le fait en lui-même soit extraordinaire, loin de là, mais parce que ce fait, si anodin qu'il soit, vous vous rendez compte par la suite qu'il a signifié pour vous un tournant, une sorte de révélation, et qu'il est ainsi devenu un épisode de votre histoire personnelle sans lequel vous savez que vous ne seriez pas aujourd'hui ce que vous êtes, pour le meilleur ou pour le pire.

C'était donc en 1963. J'étais étudiant de Belles-Lettres au Séminaire Sainte-Marie de Shawinigan. Avec quelques amis, je m'occupais du journal du collège, qui s'appelait *L'Escho-griffe* et qui était alors une feuille ronéotypée remplie de carabinades et de calembours. Or nous avions décidé cette année-là — c'était en pleine Révolution tranquille — qu'il fallait à tout prix rehausser le contenu du journal, lui donner à la fois plus de mordant intellectuel et une meilleure tenue littéraire. C'est alors que notre professeur de lettres, Jean Panneton, a suggéré que nous nous adressions à quelqu'un qui pourrait nous conseiller dans le choix des papiers, des caractères, de la maquette,

bref, de toutes ces choses qui pour nous étaient bien matérielles et auxquelles, à vrai dire, notre enthousiasme n'avait guère songé, tant nous préoccupaient les grandes idées et les éditoriaux incendiaires que nous nous apprêtions à écrire. Et c'est ainsi qu'un soir d'automne, dans le tacot de monsieur Panneton, nous nous sommes amenés, deux ou trois d'entre nous, jusqu'au bureau de Clément Marchand.

En franchissant la petite porte de l'imprimerie du Bien public, rue Royale, j'avoue que le coeur me faisait trois tours. Car si, en notre qualité d'éditeurs de *L'Escho-griffe*, nous allions rencontrer un imprimeur, pour moi c'était aussi, c'était d'abord un écrivain que je m'en venais voir ainsi, un poète, l'auteur des *Soirs rouges*, dont j'avais lu des extraits dans mes cours de littérature canadienne, comme on disait à l'époque. Mais comment parle-t-on aux poètes, me demandais-je, comment se comporte-t-on en leur présence? Et par-dessus tout, il y avait cette question, la seule qui comptait alors: comment fait-on pour devenir poète?

Je me souviens encore très bien de l'homme qui nous a reçus, et qui n'a pas du tout changé depuis: la même voix, le même débit à la fois posé et comme enflammé, le même sourire constant accroché au regard, les mêmes cheveux un peu ébouriffés, qui m'ont toujours fait penser, je ne sais trop pourquoi, à ceux de Colette, la romancière, mais surtout, et cela m'avait beaucoup frappé dès le début de notre conversation, la même manière délicate, amicale, de vous écouter, de s'ouvrir tout entier à ce que vous dites, de s'abstraire en quelque sorte pour vous laisser toute la place, comme si votre compagnie et vos paroles étaient pour lui un émerveillement.

De cette rencontre d'il y a vingt ans, je peux dire que deux choses au moins me sont restées. La première a été claire dès ce moment-là, et elle l'est demeurée depuis. Il s'agit des livres, d'un certain rapport avec eux, un rapport que je dirais existentiel. Car les livres peuvent être beaucoup plus que des instruments de connaissance, beaucoup plus que des ornements ou des moyens d'évasion, ils peuvent être, en fait, la vie même. Pour moi, pour l'étudiant que j'étais comme pour l'admirateur et l'ami distants que je n'ai pas cessé d'être, Clément Marchand est de ceux qui m'enseignent cela: qu'une bibliothèque n'est pas une prison, mais, bien au contraire, le seul lieu où l'univers entier se donne, se met en question, se mesure à nos esprits et à nos coeurs. Que les livres représentent l'essentiel de ce qui nous est accordé. Que la littérature, en fin de compte, est l'expression la moins imparfaite de notre irrépressible désir de rester vivants.

Les livres ont toujours été, pour Clément Marchand, un territoire d'élection. Il en a écrit, et il en écrit encore. Il en a lu plus que quiconque, et il continue de lire ceux qui paraissent aujourd'hui, avec une passion et un sens critique qui font de lui un peu ce que je considère comme le lecteur idéal, celui pour qui, quand vous écrivez, vous tâchez toujours de le faire au meilleur de vous-même. Des livres, aussi, il en a fabriqué, et avec quelle passion, quelle recherche de la perfection matérielle et technique. Les ouvrages du Bien public font l'orgueil de l'édition québécoise, à commencer par les deux ouvrages de Clément Marchand lui-même, qui sont des bijoux de présentation soignée, de sobriété, de justesse typographique. Mais contrairement à certains, cet éditeur, tout amoureux qu'il a été des caractères, des encres, des mises en page, des maquettes, ne leur a jamais sacrifié l'essentiel. Un livre, m'a-t-il dit un jour, doit être une belle chose par son format, sa couverture, son papier, sa typographie, son ornementation; mais il sera toujours une chose morte s'il lui manque la beauté du texte. Une telle lucidité, même sur ce plan, est moins commune qu'on ne le pense.

L'autre leçon que je dois à Clément Marchand est plus difficile à cerner, et pourtant c'est la plus importante. Le soir de notre première rencontre, je crois bien que je l'ai éprouvée confusément. Mais il a fallu le passage des années, la suite

des expériences, et d'autres contacts avec lui, même lointains hélas, pour que cette leçon porte et s'éclaircisse quelque peu. Encore aujourd'hui, j'ai peine à l'expliquer, car c'est une leçon qu'il faut découvrir pour son propre compte, et je n'ai pas encore fini de l'apprendre, loin de là.

Je dirais, pour faire court, que cette leçon a quelque chose à voir avec la modestie. La sienne, bien sûr, celle qu'il manifeste dans ses manières, dans ses rapports avec autrui, et qui rend sa compagnie si douce. Mais il y a aussi une modestie d'un autre ordre, plus radicale, qui n'appartient pas seulement à la «personnalité» de Clément Marchand, mais, si j'ose dire, à son être profond et au rayonnement qui émane de lui. Dans son écriture, par exemple, cette modestie se traduit par le fait de préférer toujours, à l'expression de soi, la rigueur et la beauté de l'oeuvre, et de considérer le lecteur comme quelqu'un d'aussi intelligent que soi-même. Il peut y avoir, et de fait il y a très souvent dans l'écriture littéraire, une immense vanité, et un narcissisme d'autant plus délirant qu'il se fait passer pour de la communication avec autrui. Dans les écrits de Clément Marchand, au contraire, j'aime que le *je* se contienne, qu'il ne profite pas de l'occasion pour me submerger, mais qu'il me montre plutôt le monde, les êtres, la réalité. Même devant la langue, cette modestie agit: elle s'appelle la confiance et le respect. Il faut un orgueil démesuré pour considérer que la langue qui nous est donnée est trop étroite ou trop rigide, et qu'elle a besoin par conséquent d'être «déconstruite», comme on dit, pour dire ce que nous voulons dire. La langue — et l'oeuvre de Clément Marchand en est une puissante illustration — la langue sera toujours plus riche, plus large et plus féconde que tout ce que peuvent contenir nos vies et nos pensées individuelles. Nous serons toujours, face à elle, comme des enfants qui apprennent à parler.

Qualité artistique majeure, la modestie dont je parle se traduit également, et plus généralement, par une certaine attitude devant les autres et devant le monde. Je pense ici à cette faculté de consentement et d'admiration, à ce sens aigu de la liberté qui, j'en suis sûr, sont le secret de cette incroyable jeunesse de coeur et d'esprit que Clément Marchand a su conserver. Être dans le monde, être parmi autrui, parmi les productions et les idées d'autrui, comme en état de perpétuelle

attente, d'ouverture confiante, de désir même, demande que l'on prenne d'abord l'exacte mesure de soi-même. Sans cette modestie foncière, il n'y a pas d'échange possible entre les hommes, pas de connaissance ni de pensée libre qui puissent prendre forme. C'est ce que les classiques savaient, et Clément Marchand, à cet égard, est bel et bien un classique.

Cette modestie intellectuelle, littéraire, morale, repose, me semble-t-il, sur deux qualités essentielles. D'abord, sur une grande culture — laquelle, comme chacun sait, ne se mesure pas tant par la somme des connaissances acquises que par la conscience de toutes celles qui restent encore à acquérir, c'est-à-dire par la circonspection, la perplexité, et donc le sens de sa propre ignorance. On ne peut admirer, en effet, on ne peut répugner à toute forme de domination, que si l'on se sent d'abord soi-même en situation de manque. Mais il y a plus. Être modeste, en fin de compte, c'est se savoir blessé, intimement, irrémédiablement. Blessé d'une blessure personnelle, peut-être (et d'ailleurs, qui ne l'est pas?), mais blessé surtout au tréfonds de sa conscience de vivant, blessé métaphysiquement, je dirais, de cette Blessure première, inguérissable, que nous inflige notre condition la plus simple, celle des humains que nous sommes. Car être homme, en définitive, c'est porter cette Blessure et vivre quand même, mais vivre en ne la perdant jamais de vue. Et cette conscience permanente, cette vulnérabilité qui nous humanise, voilà, au sens le plus fort du terme, ce que j'essaie maladroitement de désigner depuis tout à l'heure sous le nom de *modestie*.

Comment fait-on pour devenir poète? Cette question, qui me brûlait la langue quand j'ai rencontré Clément Marchand pour la première fois, je n'ai jamais eu le courage de la lui poser directement. Pourtant, par ses écrits, par les quelques rencontres que nous avons continué d'avoir, par sa seule présence, en fait, je considère qu'il m'a amplement répondu. On devient poète en devenant un homme tout simplement, c'est-à-dire en assumant ses blessures, en aimant le monde tel qu'il est, et en ne se prenant jamais pour un dieu. Après toutes ces années, il est donc temps que je dise ceci, à quoi aurait dû se résumer ce trop long sermon: Clément Marchand, merci. □